

Noël Audet, ou les territoires du sens

Francine Bordeleau

Numéro 99, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (2000). Noël Audet, ou les territoires du sens. *Lettres québécoises*, (99), 9–11.

Noël Audet, ou les territoires du sens

ENTREVUE
Francine Bordeleau

Lui-même s'estime victime d'un « malentendu ». Depuis *L'ombre de l'épervier*, publié en 1988 et récemment transformé en une télésérie qui a fait du bruit, Noël Audet semble irrémédiablement associé à la littérature grand public. Son œuvre, composée d'une dizaine de titres, présente plutôt des visages multiples qui finissent par illustrer une cartographie non seulement du Québec, mais aussi de l'Amérique.

L'ŒUVRE DE CET ÉCRIVAIN NÉ EN GASPÉSIE — voilà un élément biographique qu'on n'ignore plus —, et qui a enseigné la littérature à l'Université du Québec à Montréal pendant près de trente années (de 1969 à 1997), il faut l'appréhender dans sa globalité. Noël Audet, c'est par exemple l'auteur de *Quand la voile faseille*, une première fiction qui date de 1980, dont il existe une traduction tchèque, et qui se présentait déjà comme une ébauche de *L'ombre de l'épervier*. « Je voulais parler de ce qui était proche de moi, de mon enfance », admet-il. Mais c'est également l'essayiste d'*Écrire de la fiction au Québec*, un ouvrage, publié en 1990, qui témoigne d'une conception bien précise de la littérature. Une conception qu'aujourd'hui l'écrivain résume ainsi : « La littérature doit être une expérience forte de contenu et de forme. En même temps, je ne crois pas en la littérature de pure expérimentation. Le travail du texte consiste à parvenir à la lisibilité. »

On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'il se soit engoué de Beckett et de Kundera, deux écrivains qui puisent à diverses catégories de lecteurs parce qu'ils sont « toujours demeurés lisibles. On rencontre chez eux plusieurs niveaux de compréhension, et tout le monde peut y trouver son compte. Voilà qui, d'ailleurs, me semble répondre au rêve de tous les écrivains ».

Peu convaincu des vertus de l'hermétisme dans quoi il voit « une erreur, une déformation esthétique » — l'ancien professeur de l'UQÀM pose par exemple un regard sévère sur le nouveau roman des années cinquante et soixante —, peu friand de ce qu'il appelle, donc, « l'expérimentation pure », Noël Audet n'en aime pas moins « explorer de nouvelles formes ». C'est pourquoi il a refusé d'écrire une suite, ou un deuxième roman semblable à *L'ombre de l'épervier*, comme plusieurs l'auraient pourtant souhaité. Car un tel succès populaire — avec 72 000

exemplaires vendus avant la télésérie, la saga du clan Leblanc-Guité constitue, compte tenu du marché québécois, l'un de nos gros best-sellers — engendre inévitablement des attentes ; lecteurs, éditeur et critiques, même, en redemandant. Or, pour Noël Audet, *L'ombre* constitue une étape : celle, en somme, où fut explorée la forme particulière de la saga, tout comme les autres livres ont cherché à explorer d'autres formes, tant il est vrai que « c'est dans les formes et le langage que s'expriment les contenus ».

Discours de *L'Ombre*

Il reste que sur *L'ombre de l'épervier* — sur ce roman auquel on ne peut cesser de l'identifier —, Noël Audet a encore beaucoup à dire. Pourquoi, d'abord, avoir mis en scène une famille gaspésienne ?

J'ai toujours été persuadé que la Gaspésie est un microcosme, que tout en appartenant à la culture québécoise, elle possède sa culture particulière. Je trouvais par ailleurs que mes précédents romans n'avaient pas traité la Gaspésie comme elle aurait dû l'être.

De ce désir de rendre justice au pays natal surgiront les personnages de Pauline Leblanc et Noum Guité (auxquels Isabel Richer et Luc Picard prêteront leurs visages dans la télésérie réalisée par Robert Favreau) : Pauline la Louve, la femme forte et fouguese, à qui son père légua la terre ; Noum devenu, de par la volonté obstinée du beau-père, locataire de sa propre maison.

Cette domination des femmes est, je le sais, contraire à la réalité gaspésienne, plutôt machiste. Mais par le personnage de Pauline, je voulais rendre hommage aux femmes : ce sont elles qui, au Québec, ont porté la culture, la langue, la continuité. Et on en est encore là aujourd'hui : si les femmes ne lisaient pas, il n'y aurait pas de littérature au Québec.

À son histoire gaspésienne, Audet a collé l'armature de la saga. Le roman s'étend, dans le temps, sur trois générations, des personnages



plus grands que nature — pour employer une métaphore figée — y luttent contre des forces impitoyables, l'adversité y prend valeur de destinée tragique prédéterminée, des gens ordinaires y acquièrent une dimension quasi mythique, voire démiurgique : sont en effet réunis là tous les éléments usuels de la littérature populaire, de cette littérature contre laquelle, *a priori*, s'érige Audet.

Elle n'existe que pour séduire, que pour amuser. Mais on n'écrit pas seulement pour ça. La littérature doit aussi dénoncer l'aliénation, l'écrivain doit écrire à contresens du sens reçu. Sinon, on est seulement des amuseurs publics, on ne fait que ronronner.

Avec le recul, Noël Audet dira de *L'ombre de l'épervier* qu'il s'agit de son livre « le plus "facile", le plus lisible ». Non qu'il le regrette. « Je me suis cependant aperçu que j'avais un peu mythifié les Gaspésiens. Et c'est précisément ce qui, après, m'a fait problème. Il m'a semblé que j'avais peut-être cédé à la tentation de séduire. »

Il n'empêche que cette saga comporte, sur le seul plan narratif, des éléments inhabituels : ainsi de cette parole issue d'une sorte de *je* externe, d'un narrateur dont les interventions sporadiques viennent explicitement souligner au lecteur qu'il est dans la littérature, qu'on lui raconte une histoire. « Cervantès le faisait déjà, dès le début du XVII^e siècle. Les mises en abyme, tous les procédés de la littérature moderne se déploient dans *Don Quichotte*. »

Raconter l'Histoire

Saga ou non, Audet ne cherche surtout pas, en somme, à provoquer un acte qui relèverait de la lecture naïve : avec lui nous sommes, oui, dans l'histoire, voire dans la magie du conte et du « Il était une fois ».

Mais c'est aussi une certaine vision de l'Histoire — celle qu'on pare d'une majuscule — qu'entend transmettre l'œuvre de Noël Audet. Les enjeux historiques, éminemment présents dans *L'ombre*, s'imposent avec plus d'évidence encore dans un livre comme *La terre promise*, *Remember !*, le dernier roman. Le *Remember* du titre — allusion transparente au « Je me souviens » qu'entonne la devise du Québec — est un cochon qui parle, avec esprit et érudition de surcroît. Un cochon qui, tout en portant sur son dos le narrateur, commente à son gré, et d'une façon généralement sarcastique, les grands et petits moments de notre Histoire. De Jacques Cartier à Lucien Bouchard, rien de moins, quatre siècles et demi d'occupation du sol sont découpés par l'œil critique du romancier.

Il n'empêche que la vérité historique, je m'en fiche un peu. Les formes littéraires sont plus fascinantes. Je voulais procéder à une démythification de l'Histoire tout en échappant aux contraintes historiques. J'ai donc été obligé, au bout du compte, de me battre constamment avec l'Histoire du Canada,

résume-t-il.

Ce cochon baptisé Remember avait pour fonction de renforcer l'entreprise de démythification, de lui associer un aspect grotesque, un tour

carnavalesque qui fut moyennement prisé. Pour tout dire, l'exploitation du grotesque — au sens, par exemple, où l'entendait Edgar Poe — comme forme littéraire a désarçonné le lecteur. Il reste que, avec ce livre paru fin 1998, « je prenais mes distances vis-à-vis la question nationale et le Parti québécois », souligne Audet. L'homme se définit volontiers comme un souverainiste critique, et, après *La terre promise*, il a écrit « un petit livre d'opinion qui pose un certain nombre de questions sur la souveraineté-association ». Le pamphlet est, à ce jour, demeuré inédit, mais l'écrivain n'a pas renoncé à le publier, car il ne lui déplairait certes pas d'ajouter sa pierre à un débat qui s'étiole.

À défaut d'entendre la parole d'Audet le pamphlétaire, on aura eu jusqu'à maintenant celle du conteur. Conteur qui s'amuse à parodier l'Histoire, à en distordre les événements officiels et glorieux, comme il l'a fait avec *La terre promise*, ou qui ne craint pas de lui restituer sa tension dramatique, comme le démontre

L'eau blanche. Ce roman paru en 1992 se déroule dans un Grand Nord qui n'est plus, loin s'en faut, l'immensité vierge magnifiée par Yves Thériault. Exit les Agaguk et Tayaout (le fils d'Agaguk) : le Nord d'Audet est celui, moderne et colonisé — domestiqué —, des barrages hydroélectriques installés sur la rivière La Grande pendant les années soixante-dix, de l'ère Bourassa, des affrontements entre Blancs et Amérindiens.

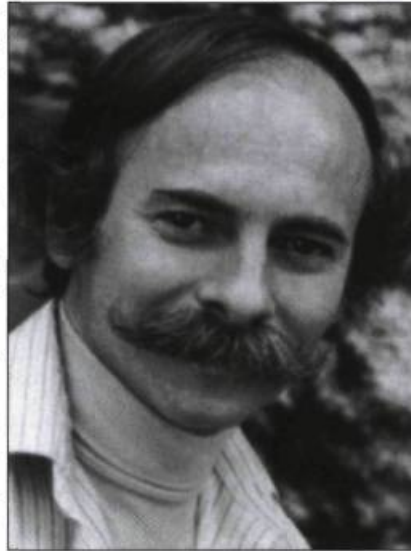
La Gaspésie d'abord, le Nord ensuite, pour enfin aboutir au pays entier, pour en arriver à une entièreté, à une globalité saisies non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps : ainsi se structure progressivement, d'un livre à l'autre, le projet qui consiste à cerner une Histoire, une identité.

« J'ai toujours été obsédé par le portrait des Québécois, par cette question qui est : qu'est-ce que c'est qu'un Québécois sur la planète », confirme Audet.

L'espace américain

Et être Québécois, pour Noël Audet, c'est être Américain. Question de géographie élémentaire. « Le Québec est en Amérique, non en Europe. Il serait temps qu'on s'en rende compte. » *On* s'applique ici à une certaine élite intellectuelle, celle qui est restée branchée sur la France et refuse de voir combien l'appartenance au continent américain nous détermine. « On est très divisés. Les intellectuels continuent de regarder vers l'Europe, alors que le peuple québécois se considère d'emblée en Amérique. Cette coupure m'apparaît très dangereuse. »

En fait un mouvement se profile, enclenché notamment par quelques poignées d'historiens et d'écrivains qui ont envie de mettre en lumière l'américanité du Québec. Dans le cas d'Audet, cette lecture nous est suggérée plus spécifiquement par *Frontières ou Tableaux d'Amérique*,



Noël Audet



paru en 1995. En sept tableaux qui chacun explore une région du désir, le roman entame un tour des trois Amériques, de Kuujuaq jusqu'à Rio de Janeiro en passant par New York et Mexico. Car pour l'écrivain, l'américanité du Québec ne se résume pas à une parenté avec les États-Unis — parenté qui tient plus, pour d'aucuns, de l'assujettissement. Ce côté latin qu'on nous prête, par exemple, viendrait davantage du Brésil que de la France.

D'un pays comme le Brésil, estime par ailleurs Noël Audet, le Québec a beaucoup à apprendre. Ne serait-ce qu'au chapitre de la sempiternelle question linguistique. *Le Brésil a réussi à résoudre ce problème-là sans beurt. On y parle toujours le portugais, mais un portugais adapté, truffé de néologismes ayant plus pour effet de traduire une réalité, un environnement, une culture, que de dénaturer la langue. Les Portugais n'hésitent pas, non plus, à adopter des mots, des structures linguistiques typiquement brésiliennes. En fait le portugais compte aujourd'hui plusieurs mots brésiliens, et personne ne s'insurge de cette « contamination ».*

Autre exemple notoire : celui des États-Unis, où l'on parle un « américain » passablement différent de l'anglais du Royaume-Uni.

En somme, dira encore Audet, « les autres peuples d'Amérique ont réinventé leur culture, mais le Québec a raté sa révolution ». Ratage qu'illustre, justement, le dilemme linguistique.

Nous aurions dû nous approprier la langue française et la réinventer. Or, nous nous obligeons au contraire à des normes très strictes, du moins en ce qui concerne le français écrit, qui gommement les niveaux de langue et au bout du compte nous empêchent d'exprimer certaines nuances, certains sentiments, bref une complexité qui résulte directement de notre appartenance au continent américain conjuguée à une influence française.

Ce travail de réappropriation incombe en bonne partie aux écrivains, ceux-ci ayant, « qu'on le veuille ou non, le pouvoir de consacrer, de légitimer des mots et des usages ». Voilà du reste une idée qu'il défendait dans *Écrire de la fiction au Québec*. On lui avait à l'époque reproché de vouloir imposer une norme linguistique, alors qu'il revendiquait plutôt une manière de libéralisation, une plus grande flexibilité.

Ce cheval de bataille, Noël Audet est donc loin de l'avoir abandonné. D'autant que, à ses yeux, les réviseurs linguistiques commencent peut-être à prendre, dans le processus de production de la littérature, une place indue. C'est dès lors le style même des écrivains qu'au nom de la norme linguistique on édulcore et uniformise.

Le rythme de l'écriture

On trouvera peut-être curieux qu'un universitaire, et ancien professeur de littérature, vilipende ainsi notre rectitude linguistique. Mais Audet se définit lui-même comme quelqu'un « entre deux chaises », ce qu'illustre son œuvre en quelque sorte bicéphale, constituée de best-

sellers et de romans plus littéraires. À cette seconde catégorie appartient assurément *Frontières ou Tableaux d'Amérique*, « un livre qui, je le savais d'avance, s'adressait à un public plus restreint », convient l'écrivain.

C'est que pour lui, l'écriture est d'abord « affaire de rythme ».

En écrivant une saga, qui traite un sujet extrêmement distribué dans le temps, il y a risque de dilution : le genre n'est pas synonyme de densité. Et après L'ombre de l'épervier, j'ai justement senti la nécessité de revenir à une plus grande densité.

L'œuvre de Noël Audet voyage ainsi entre les formes — entre expansion et recentrement —, et trouve sa cohérence dans cette modulation. « C'est pourquoi j'ai donné à *L'ombre* une vraie fin, une fin "fermée". Question de rythme, toujours : il me fallait passer à une forme différente. »

Soucieux d'aller voir ailleurs, d'explorer ailleurs, Audet est pour l'heure en train d'écrire une pièce de théâtre, un genre qui, admet-il, l'a toujours fasciné. C'est une comédie, et l'écrivain s'est lancé dans l'entreprise un peu par jeu, pour relever une sorte de pari personnel. Plus sérieusement, il prépare un nouveau roman qui « s'inscrit dans la suite formelle des livres précédents ». Ce sera donc, après l'aventure de *La terre promise*, une « exploration de la densité ». Et une exploration, aussi, d'un thème des plus actuels : les impacts de la révolution technologique, l'introduction de la modernité dans la vie en général. « Tout cela pose des questions philosophiques que je veux aborder par le biais de la littérature », dit Noël Audet.

Fidèle à lui-même, à cette prédilection qu'il a toujours eue pour le conte, l'écrivain annonce déjà que son roman se situera « à mi-chemin entre le réalisme et le merveilleux ». Mais on peut s'attendre à y trouver, une fois de plus, une dénonciation de l'aliénation. « C'est mon leitmotiv, insiste Noël Audet. Je suis contre la littérature commerciale, contre la littérature axée sur le divertissement. La littérature est aussi une entreprise de conscientisation, car elle est le seul art qui travaille avec des mots. »

Figures parallèles, Éditions de l'Arc, Québec, 1963 (poésie), épuisé.

La tête barbare, Éditions du Jour, Montréal, 1968 (poésie), épuisé.

Quand la voile faveille, Hurtubise HMH, Montréal, 1980 (récits) ; réédité en livre de poche dans la coll. « Bibliothèque québécoise », 1989.

Ab ! l'amour, l'amour, Quinze, Montréal, 1981 (roman) ; réédité en livre de poche chez Stanké, coll. « 10/10 », 1987.

La parade, Québec Amérique, Montréal, 1984 (roman).

L'ombre de l'épervier, Québec Amérique, 1988 (roman) ; sélectionné et réédité par Québec-Loisirs, en 1988 ; réédité à plusieurs reprises, dont l'édition de 1997 pour accompagner la télé-série diffusée à Radio-Canada à compter de janvier 1998.

Écrire de la fiction au Québec, Québec Amérique, 1990 (essai).

L'eau blanche, Québec Amérique, 1992 (roman).

Frontières ou Tableaux d'Amérique, Québec Amérique, 1995.

La terre promise, Remember !, Québec Amérique, 1998.

